

## En mal d'inspiration

Admirant l'étang gelé de Berric, Guillaume fut intrigué par une barque bloquée par la glace miroitant timidement sous une brise de soleil qui bégayait entre deux nuages. Le vieil homme souffrait depuis peu d'une vague dépression lamartinesque, de celle qui vous fige au bord des étangs et des lacs pour vous geler les fesses sur les pierres glacées et prétentieuses qui se rêvent un quai là où ne se dessine qu'une rive. C'est peut-être cette mélancolie qui explique – et sans doute même excuse – le fait que, dans un premier temps, Guillaume restera assis sans réaction aucune devant le drame qui se jouait sous ses yeux.

La neige ne tombe plus ou si peu. Elle reste en suspension dans l'air glacé. Chaque flocon est comme une plumette duveteuse qui se joue de la pesanteur. Avec la plus grande prudence, ils ont posé une échelle sur la glace, une de ces longues échelles que l'on dresse contre les branches fragiles quand vient le temps des cerises et des merles moqueurs. Un subtil rapport entre la surface et le poids. La pression est inversement proportionnelle à l'aire sur laquelle elle s'exerce. Une question de répartition de la charge. Ils ont encordé celui qui s'aventurera jusqu'à la barque. La physique, parfois, leur semble une science humaine. Pas question de faire confiance à son exactitude.

Le corps est immobile. Elle semble à peine vêtue malgré le froid : les pieds nus, quelque chose comme une tunique courte qui murmure son étrange beauté dans le soupçon de vent qui vient de glisser sur la surface lisse de l'étang de Berric. Ses lèvres sont bleues. L'extrémité de l'échelle heurte le bardage. La glace n'a pas totalement immobilisé l'embarcation qui manifeste encore un léger roulis. Le dernier mètre est hasardeux, la corde tendue ou presque.

- Laisse du mou, bordel !
- Tu es certain ?
- Je dois monter pour voir.
- Fais gaffe !
- La coque semble intacte. Je prends le risque.

Le chanvre se détend un peu. L'homme saute à bord. La barque tremble. De ses mains gantées de froid, et sur lesquelles il souffle parfois, il s'assure au banc de nage avant de se pencher sur l'inconnue. Quelques flocons duveteux fondent sur le visage de la jeune fille couchée au fond de la barque. C'est plutôt bon signe.

- On dirait qu'elle respire encore, je sens un pouls.

- Tu vas...
- Non, c'est trop risqué. J'attache la corde à la proue. La glace n'est pas si épaisse, on peut la briser avec une rame.

La corde est nouée à l'anneau patiné par les caresses d'autres cordages, en d'autres temps. Il faut encore retirer l'échelle qui glisse sans effort de la surface de l'étang jusqu'à la berge, un peu comme le ferait l'image d'un de ces traîneaux de bois qui traînent – précisément – dans les greniers étayés par nos souvenirs d'enfant.

Quatre ou cinq mètres seulement. La rame frappe les trois coups et le rideau glacé s'ouvre peu à peu avant de se fendre d'un sourire d'eau sombre qui s'élargit rapidement sous la traction énergique de ceux qui sont au bord de l'étang. Le bordage grince. Quelques coups de rame encore, comme un rappel à l'ordre. La glace disparaît en coulisse à bâbord et tribord – comme vers cour et jardin – et libère l'embarcation qui s'avance à l'avant-scène de ce récit.

Ils sont trois à tirer maintenant. Guillaume les a rejoints. Son chien, lui, attend sagement, le cul dans la neige. Son haleine dessine dans l'air des vapeurs volages. L'animal pourrait saisir la corde entre ses crocs mais nous ne sommes ni dans une série TV consensuelle ni dans un des ces films d'action politiquement et bestialement correct. C'est un chien ordinaire assis dans une neige ordinaire. Son cerveau est gouverné par la logique stimulus/réponse. Son empathie se limite à sa gamelle. Son propriétaire a dit « Assis, sage ! Gentil, le chien ». Guillaume ne se fait aucune illusion, pour cette bête- là, il y a longtemps que tous les maîtres s'appellent Pavlov.

L'esquif est stable, tracté sur la berge enneigée où sa proue a tracé une saignée blanche. Celui qui est entré dans la barque tient le corps entre ses bras. Elle n'est pas très lourde mais cet effort lui fait du bien. Lui non plus ne semble pas porter des vêtements en accord avec la saison.

La jeune fille semble si légère, fragile à l'excès sous l'esquisse d'étoffe qui la voile à peine. Ils l'emballent dans deux couvertures épaisses qu'on vient d'apporter d'une maison voisine. Les secours ne devraient plus tarder. Le chien s'approche. Ils le laissent faire. On a un peu dépassé la date de Noël mais, à lui tout seul, de son souffle chaud, il cumule les rôles de l'âne et du bœuf. Ce n'est pas vraiment un chien d'Epinal mais plutôt une sorte de sèche-cheveux rustique à pois longs. Guillaume l'a peut-être un peu sous-estimé.

L'inconnue ouvre les yeux, qu'elle a vert émeraude. Ses joues se colorent un peu. Le chien s'éloigne, mission accomplie. Les quatre hommes sont à genoux dans la neige. Leurs ombres, sur la jeune fille, sont comme une caresse.

- Ποῦ εἶμί ?

- Ne bougez. Le Samu est là dans quelques instants.

- Τίνες ἐστέ ?

- C'est du grec ancien, explique Guillaume. Elle veut savoir où elle est et qui vous êtes.

Il ne se sent pas encore vraiment à sa place. Pour lui, cette situation est une première. Il vient de franchir l'invisible frontière qui sépare la fiction de sa narration. Comme pour justifier son intrusion dans cette histoire, il précise qu'il est à la retraite, un peu rouillé, mais qu'il a enseigné Homère à des phalanges de têtes bondes, il y a bien des années.

Il vient seulement d'arriver dans ce récit, un peu en retard sur les autres protagonistes, mais ce n'est pas si grave après tout. On ne peut pas encore, à ce stade de l'histoire, l'inculper pour non-assistance à personnage en détresse. D'après ce que vous avez vu, il faut bien avouer que son chien a bien joué son rôle et que lui-même ne se défend pas si mal, tout compte fait. Comment, sans ses compétences linguistiques, auriez-vous pu comprendre que cette beauté-là, enfouie sous les couvertures écossaises, n'est autre que la muse de Guillaume, celle-là même qui s'est brûlée les ailes sur tellement de nouvelles avortées, de romans interrompus, d'alexandrins boiteux, de bribes de lettres d'amour enflammées. C'est la dépression du vieil homme qui l'a mise dans cet état. Elle a fini par choir de son piédestal, là-haut, dans les nuages. C'est la sœur d'Icare, une fille de la gravité, déplumée par le manque d'imagination récurrent qui frappe l'écrivain dont elle est la muse depuis qu'il est en dépression. Elle est tombée avec élégance, personne ne peut le nier. L'étang gelé comme une page blanche et la barque égarée comme un point de suspension sur une promenade romantique dont Guillaume hésitait à faire un des temps forts de son dernier roman. Une hésitation qui venait de sauver la vie de la jeune fille en lui évitant de se noyer dans l'eau glacée.

Bien entendu les trois autres personnages sont là, eux aussi. Ce sont des « sans dénouement fixe », errant à travers le dédale des tergiversations de l'auteur, oubliés au détour d'un précédent chapitre, quelque part au creux du mois d'août, à l'époque où se cueillent les cerises et les robes légères, quand les barques sont de sortie et que les mains longues des femmes traînent paresseusement dans l'eau tendre de l'étang.

L'ambulance est là, elle lance dans l'air ambiant des stries bleues qui éclaboussent la neige. La muse sourit, elle aussi a retrouvé des couleurs. Elle a pris la main de Guillaume qui la serre entre ses paumes. Par ce geste, il ose enfin vous avouer qui il est vraiment. Elle lui parle à l'oreille. Sa voix doit être faible encore car il plisse les yeux pour mieux comprendre.

La porte claque, l'ambulance disparaît. La barque est vide, le chien assis à nouveau. Les trois autres protagonistes sont repartis avec leur échelle vers le dénouement du chapitre quatre. Ils ont une cueillette à finir. Ils savent pertinemment qu'un des barreaux cèdera sous le poids de l'un d'entre eux mais ce sont des personnages de roman d'amour, ils savent le prix à payer pour entrer dans l'intimité des lectrices. Dont certaines...

Guillaume les regarde s'éloigner. Il sort de la poche de son manteau un petit carnet noir et libère les pages de l'élastique qui les bâillonne. Il relit quelques paragraphes, raye l'une et l'autre phrases puis finit par arracher une demi-douzaine de feuillets qu'il chiffonne puis roule en boule avant de les jeter au chien qui les déchiquète consciencieusement. Un vrai travail de professionnel. Le stylo du vieil homme court un instant sur les pages du carnet.

L'échelle est à nouveau des plus solides. Cet été là, la cueillette sera bonne, les robes de filles volages et les cerises impudiques s'offriront à toutes les lèvres. Il leur doit bien cela.

Quelques jours à l'hôpital, le temps que le duvet soyeux des ailes neigeuses de la muse se reconstitue un peu. C'est une clinique privée, bien entendu, dont l'adresse vous sera toujours tenue secrète. Cette fois, ce sera à lui de lui rendre visite et ce ne sera pas totalement désintéressé. Il compte sur elle pour lui fournir la chute de cette nouvelle où s'entremêle un vieil auteur désabusé, une barque à la dérive sur l'étang de Berric et quelques personnages insolites, trois ouvriers agricoles en bras de chemise, égarés au plein cœur de l'hiver.

Mais voilà, en matière de chute, la pauvre, elle a déjà donné.